
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/3 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.3.60956

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

DÖLLINGER ET LA FRANCE: BILAN D'UNE ALLIANCE INTIME

Pour le grand public, le nom de l'historien de l'Église Ignace de Döllinger est lié à son opposition aux dogmes de l'infailibilité et du primat de juridiction du Souverain Pontife. En dehors des cercles de spécialistes, on sait moins qu'il ne fut pas seulement un esprit négatif, mais un des grands innovateurs et inspirateurs du catholicisme allemand. Si ses travaux historiques lui ont valu la notoriété dans le monde savant, ses interventions politiques en tant que député au Landtag de Bavière et à la diète de Francfort l'ont fait connaître bien au-delà des cercles érudits. On a dit de lui à juste titre qu'il fut un des piliers de l'ultramontanisme en Allemagne – ultramontanisme entendu ici comme engagement pour la cause catholique en tant que telle et non pas comme idéologie sectaire s'arrogeant un rôle d'orthodoxie exclusive dans le catholicisme. Il serait tentant de suivre son évolution intellectuelle qui l'a fait évoluer d'un certain triomphalisme confessionnel à des positions plus ouvertes jusqu'à une prise de conscience œcuménique, rare pour son époque, une évolution qui fut coupée brutalement par le concile de Vatican I après 1870¹.

Notre sujet n'en est cependant pas moins passionnant puisqu'il traite des relations d'un homme d'Église allemand avec ses coreligionnaires d'outre-Rhin à une époque qui, à première vue, se distingue plutôt par un nationalisme assez étroit. Il existe sur ce sujet un ouvrage de fond, écrit par un professeur de Tübingen, peu après la Deuxième Guerre mondiale et publié en 1955 par une sous-commission de l'Académie de Bavière². M. Lösch, professeur d'exégèse néo-testamentaire, avait rencontré Döllinger en préparant l'édition de la correspondance de Johann Adam Möhler, ami de Döllinger, lequel avait déterminé Möhler à échanger l'université de Tübingen contre celle de Munich. Les relations internationales de Döllinger avaient fasciné M. Lösch à tel point qu'il entreprit une étude très approfondie des relations de Döllinger avec la France. Son ouvrage qui joint la démarche patiente de l'exégète à l'engouement romantique de l'auteur pour son sujet est une mine d'informations; il reste un instrument de travail indispensable non seulement pour la biographie de Döllinger mais pour quiconque s'intéresse aux relations intellectuelles franco-allemandes. Malheureusement les conditions dans lesquelles M. Lösch a dû travailler dans l'après-guer-

1 La biographie de fond sur Döllinger reste toujours J. FRIEDRICH, *Ignaz v. Döllinger*, 3 vol., Munich 1899–1901; en français on consultera V. CONZEMIUS, *Aspects ecclésiologiques de l'évolution de Döllinger et du Vieux-catholicisme*, in: *Revue des sciences religieuses* XXXIV (1960) p. 247–279. W. MÜLLER, *Döllinger*, in: *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XIV, 1960, p. 553–563; bibliographie plus récente: V. CONZEMIUS, art. *Döllinger* in: *Theologische Realenzyklopädie*, t. IX, 1982, p. 20–26.

2 S. LÖSCH, *Döllinger und Frankreich. Eine geistige Allianz 1823–1871*, Munich 1955.

re ne favorisaient pas son travail. Il n'a jamais pu consulter personnellement ce qui a survécu des papiers de Döllinger, il ne lui était pas possible d'entreprendre des voyages d'archives et il n'a pas toujours pu recourir aux originaux pour établir la correspondance de son héros. Au cours de mes propres travaux sur Döllinger et ses correspondants anglais, j'ai retrouvé des correspondances françaises qui avaient échappé à Lösch; un hasard me fit récupérer entre autres 25 lettres de Montalembert qui avaient disparu. En ce qui concerne les lettres inédites, ma documentation est presque trois fois plus élevée que celle que M. Lösch a pu rassembler³.

Dans cet exposé j'ai groupé les matériaux sous cinq points: 1. Munich – La Chênaie. Vision d'une société nouvelle; 2. La petite colonie sur l'Isar; 3. Les grandes amitiés, 4. L'échange des théologiens et enfin 5. Le bilan d'une alliance intime.

1. Munich–La Chênaie

Les premiers contacts de Döllinger avec la France s'insèrent dans le contexte du mouvement d'idées dans le catholicisme allemand de l'époque de la restauration. Celle-ci considère le catholicisme comme seule force capable de fonder, après la Révolution Française, l'ordre social en Europe. Il s'agit ici de groupes informels qui s'étaient formés dans certaines villes allemandes, p. ex. à Mayence et à Munich, clercs et laïcs travaillant dans le sens d'une alliance nationale et d'un échange international. Pour cette tâche, le jeune Döllinger apporta des qualités exceptionnelles. Son père, professeur de médecine à l'université de Würzburg et fondateur de l'embryologie en médecine, avait tenu à donner à son fils une instruction soignée dans les langues modernes. »Très jeune, mon père me fit apprendre le français. À l'âge de dix ans, je lisais déjà Corneille et Molière et je dévorais tout livre français que je pus me procurer⁴. À côté des langues classiques, le jeune homme apprenait aussi avec brio l'anglais et l'italien. On l'a comparé à Pic de la Mirandole. Nous retenons qu'il s'exprimait parfaitement en français et qu'il gardera toute sa vie durant un penchant pour la culture française.

En 1826, le transfert de l'université récemment fondée de Landshut à Munich ouvrit au jeune Privat-Dozent Döllinger des perspectives dont il n'avait pu que rêver jusque-là: un noyau de collègues jeunes, dynamiques et entreprenants, animés des mêmes idéaux, réunis autour du vieux Görres, jacobin converti, sous l'enseigne d'un journal dont le titre signifiait un programme: »L'Eos ou l'Aurore des temps nouveaux«. Déjà avant la fondation de »l'Eos«, il était entré en relations avec l'abbé Andreas Raess, vicaire-général à Mayence et futur évêque de Strasbourg, traducteur prolifique d'ouvrages français d'édification⁵. Döllinger pensait à établir, à un niveau théologique supérieur, un échange avec la France catholique. L'Alsacien Raess dirigeait depuis 1822 le journal »Der Katholik« et donnait une large place aux informations religieuses de la France. C'est ce journal qui, dès le début des années 20, a fait

3 Parmi les correspondances dont M. Lösch n'a pas pu tenir compte et dont je garde les transcriptions, je signale les suivantes: Albert du Boÿs (4 lettres), Dupanloup (9), Gratry (12), Martin de Noirliu (4), Maret (25), Meignan (16), Montalembert (30).

4 FRIEDRICH (voir n. 1) p. 63.

5 Sur Raess et ses relations avec Döllinger voir l'index des ouvrages de FRIEDRICH *ibid.* et de LÖSCH (voir n. 2).

connaître en Allemagne les travaux du cercle qui s'était constitué autour de Lamennais; l'écho extraordinaire que les affaires de ›L'Avenir‹ trouveront plus tard en Allemagne n'aurait pas été possible sans cette information continue⁶. D'un autre côté, le médecin-philosophe Franz von Baader avait fait connaître à Döllinger le journal ›Le Catholique‹ rédigé par le baron d'Eckstein. Baader s'intéressait vivement au système philosophique de Lamennais parce qu'il croyait y déceler une parenté d'idées sur les points du sens commun, de l'importance de la religion pour le fondement de la société et de la critique du protestantisme qui aurait remplacé l'autorité générale par la raison individuelle. En bref, faire connaître Lamennais en Allemagne équivalait pour lui à une approbation de ses propres idées; se faire des amis en France lui donnait par contre la possibilité de répandre ses théories dans un milieu dont il pouvait attendre une réception favorable⁷.

Chez Döllinger, un autre motif entra en jeu. À une époque où la censure pesait encore sur la libre expression des idées, on publiait à l'étranger, sous la forme de correspondances ou de récits de voyages, des articles anonymes pour exercer une pression sur les milieux officiels du propre pays qu'on ne pouvait atteindre autrement. Ainsi le jeune Döllinger rédigea une longue lettre sur la nouvelle université de Munich que Raess s'engagea à traduire et qui parut en 1828 dans le ›Mémorial Catholique‹⁸. L'article – Döllinger avait insisté sur l'anonymat –, fut présenté sous la forme d'impressions d'un voyageur français. Il avait un but stratégique précis: formuler le programme de la nouvelle université dans une perspective catholique et dénoncer les obstacles qui s'y opposaient. À côté des mises en garde face à l'avance du protestantisme et des protestants dans le corps enseignant de l'université, l'article critiquait le maintien dans leur fonction de professeurs de la vieille garde des lumières et la pusillanimité des évêques face à la bureaucratie de l'État. La lettre a, semble-t-il, fait sensation à Paris et à Munich où les ennemis du cercle de Baader-Görres brandissaient le spectre de la Congrégation pour faire croire au roi que le groupe de ›L'Eos‹ ne représentait qu'une variante bavaroise de la fameuse société secrète de la France. Car les adversaires du groupe Baader-Görres ne restaient pas inactifs et employaient les mêmes procédés pour faire discréditer leurs ennemis dans des journaux étrangers et français. En 1829, Döllinger fut accusé d'avoir glorifié la Saint-Barthélemy, ce qui mit en danger quelque temps sa chaire universitaire⁹.

En 1828, la fondation de la revue ›L'Eos‹ fournit au groupe munichoïse non seulement un organe de presse; elle intensifia aussi les relations avec la France. Dans le comité de rédaction, Döllinger assumait le rôle de correspondant pour les affaires

6 Voir l'étude très fouillée de J. R. DERRÉ, *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique (1824–1834)*, Paris 1962; G. VALERIUS, *Deutscher Katholizismus und Lamennais. Die Auseinandersetzung in der katholischen Publizistik 1817–1854*, Mayence 1983.

7 P. KOSŁOWSKI (éd.), *Die Philosophie, Theologie und Gnosis Franz v. Baaders. Spekulatives Denken zwischen Aufklärung, Restauration und Romantik*, Vienne 1993.

8 Lettre de Munich sur la nouvelle université de cette ville, in: *Le Mémorial catholique*, t. X, nov. p. 314–321; W. SCHMITZ, *München – Wien – Paris. Die »liberale« und die »kirchliche« Parthey unter König Ludwig I. von Bayern in ihren Beziehungen zum Ausland*, in: *Actes du XII^e congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée. Espaces et frontières*, t. I, Munich 1990, p. 143–151.

9 H. GOLLWITZER, *Ludwig I. v. Bayern. Königtum im Vormärz. Eine politische Biographie*, Munich 1986, p. 555.

françaises. Nous retrouvons dans ›L'Eos‹ toute une série d'articles ayant trait à l'histoire religieuse de la France, en particulier aux événements d'actualité. Parmi ceux-ci, les informations sur Lamennais, ses publications et ses activités, occupent une place prépondérante. Döllinger prend la défense de Lamennais et de Chateaubriand contre des professeurs protestants de Leipzig¹⁰, il publie des extraits de ›L'Essai sur l'indifférence en matière de religion‹.

Au moment de l'apparition de ›L'Avenir‹, les références au journal français se multiplient. La réception de Lamennais par Döllinger est sélective. Döllinger assume le mot d'ordre de ›L'Avenir‹ »Dieu et la liberté« mais il n'a de l'intérêt que pour la liberté de l'Église. Il ne donne guère écho au programme de libéralisme catholique de Lamennais qui, en union avec les libéraux, demande les libertés civiles pour tout le monde. Döllinger s'intéresse presque exclusivement à la lutte contre l'assujettissement du catholicisme par la bureaucratie de l'État, il s'insurge contre la paralysie de la liberté d'action de l'Église par une législation étatiste qui réclame des droits de contrôle sur les activités de l'Église en raison d'un droit de regard périmé¹¹.

La réception de ›L'Avenir‹ par Baader met un autre accent. Baader s'intéresse de son côté à définir la position des catholiques par rapport à l'État. Entre les deux extrêmes de la monarchie absolue et le principe de la souveraineté inconditionnée de tous ou la démocratie absolue, il accepte l'ordre de la foi préconisé par Lamennais qui fonde la légalité en faisant référence à la justice. Cette obéissance à une justice préexistante ou préordonnée relativise la démocratie aussi bien que la monarchie. La loi fondamentale de la justice est compatible avec toutes les formes de gouvernement.

Nous n'entrons pas ici dans l'exposé des difficultés de ›L'Avenir‹ avec les autorités françaises, ecclésiastiques et autres. Retenons qu'en novembre 1831, Lamennais, Lacordaire et Montalembert se mirent en route pour obtenir du Saint-Père, à qui ils avaient remis filialement le sort de leur journal, une décision tranchant les débats. Lorsqu'après sept mois d'attente aucune décision ne fut prise, les pèlerins de Rome et de Dieu décidèrent de rentrer à Paris en faisant un crochet par la Bavière¹². Ils savaient qu'à Munich, l'Athènes allemande, comme dit avec quelque exagération le P. Lecanuet, biographe de Montalembert, on avait accueilli ›L'avenir‹ avec enthousiasme. Ce fut Montalembert qui suggéra à Monsieur Féli l'idée de rentrer par Florence, Venise, Munich et Bruxelles à Paris. À Venise, ils rencontrent Alexis François Rio, le futur historien de l'art, qui, deux années plus tôt, avait fait un séjour de trois mois à Munich¹³. Rio servit de guide à ses amis français et les introduisit auprès des Munichois dont il avait fait connaissance lors de son séjour précédent, Baader et Döllinger.

Lamennais a décrit l'arrivée à Munich le 10 août 1832 en des termes poétiques:

»Nous arrivâmes à Munich par un jour d'orage, vers le soir. Le ciel achevait de s'éclaircir; quelques nuages seulement restaient encore suspendus à l'horizon. Rien n'égale le spectacle qui vint nous ravir au coucher du soleil, quand ses derniers rayons se réfractant dans ces vapeurs flottantes les teignirent de couleurs dont nul

10 VALERIUS (voir n. 6) p. 87.

11 Ibid. p. 125.

12 Ibid. p. 197.

13 Voir LÖSCH (voir n. 2) p. 24-44.

langage ne saurait peindre la richesse, l'éclat et les nuances infinies perpétuellement changeantes¹⁴.

Le biographe de Montalembert ajoute que les pèlerins ne s'aperçurent pas qu'un orage plus terrible se préparait derrière eux; dans quelques jours les foudres romaines les frappaient. Laissons le récit de cet événement à Lecanuet:

»Le surlendemain (30 août) Schelling, Görres, Baader, Döllinger, les principaux écrivains et artistes de Munich, offrirent aux voyageurs français un banquet d'adieu aux portes de la ville. Le repas fut servi avec magnificence. On y but à Lamennais, à l'union des catholiques de France et d'Allemagne. Pour couronner la fête, le jeune peintre Schottlauer fit entendre les chansons nationales des montagnards de la Bavière. Tous les cœurs vibraient à l'unisson. »C'était, dit Montalembert, un de ces moments de joie aveugle qui précèdent la chute dans l'abîme.« Soudain la porte s'entrouvrit et Lamennais sortit si doucement que l'artiste n'y prit pas garde et continua de chanter.

Quelques minutes se passèrent; Lamennais rentra. Il paraissait calme, presque souriant, absolument maître de lui. Personne n'eût pu se douter qu'il venait de recevoir une nouvelle qui déchirait son âme et brisait sa vie. Il insista gracieusement pour que l'artiste répétât les couplets chantés en son absence. Quand on sortit, il prit Lacordaire par le bras et lui dit à voix basse: »Je viens de recevoir une encyclique du Pape contre nous; nous ne devons pas hésiter à nous soumettre.«

Puis, il se mit à causer de la façon la plus aimable avec les philosophes allemands qui l'entouraient. On suivit les bords de l'Isar, pour aller prendre le café au charmant village de la Nosker Schweige. Pendant cette excursion assez lointaine, Lamennais ne se départit pas un seul instant de son sang-froid. Pas un mot, pas un geste qui trahit la profonde douleur qui rongeaient son âme. Quant à Montalembert, ne sachant rien, il était, nous di-t-il, d'une gaieté folle.

Le soir, lorsque Lamennais se retrouva seul avec ses trois compagnons, son cœur put se soulager; il leur lut le document pontifical; sa voix tremblait d'émotion, mais il ne lui échappa aucune parole d'amertume contre le Saint-Siège¹⁵.

Lamennais évolua dans une direction que ses amis ne pouvaient pas prévoir alors. M. Le Guillou a remarqué que ce fut moins le choc de l'encyclique »Mirari Vos« avec sa condamnation des idées de »L'Avenir« qui aggravait la crise religieuse de Lamennais que les événements politiques en Pologne et leur répression sanglante. De même j'ajouterai que ce ne fut pas l'encyclique qui mit fin à l'alliance intime des Munichois avec la France, mais que celle-ci fut redimensionnée à des proportions plus réalistes. Certes, il y a eu des ruptures; en premier lieu, celle de l'ange déchu, de Lamennais lui-même. Bien avant l'encyclique, Lamennais avait mis en garde le critique d'art A. F. Rio contre le mysticisme de Baader qui lui semblait un esprit confus, se complaisant dans des spéculations conjecturales. »Nous devons apprendre à nous limiter, à explorer la science de cette vie et à laisser à l'autre vie celle qui lui appartient et que Dieu a réservée à lui-même«¹⁶. M. Susini, l'éditeur français de la corres-

14 E. LECANUET, *Montalembert, d'après ses papiers et sa correspondance*, Paris 1896-1902, t. 1, p. 319.

15 Charles de Montalembert, *Journal intime inédit*, Texte établi par L. LE GUILLOU et Nicole ROGER-TAILLADE, présenté et annoté par L. LE GUILLOU, t. II, 1830-1833, Paris 1990, p. 346.

16 E. SUSINI, *Lettres inédites de Franz v. Baader*, Paris 1942.

pondance de Baader, signale que Baader attachait beaucoup plus d'importance à Lamennais qu'inversement. Je ne peux que confirmer cette observation. Baader restant attaché longuement encore à ce qu'il considérait comme le message central du maître de La Chênaie. Aussi critiqua-t-il d'une façon indirecte la décision romaine¹⁷, ce ne fut que bien des années après qu'il se rendit compte des divergences de leurs systèmes dans lesquels il avait cru voir une harmonie préétablie.

Quant à Döllinger, d'autres complications survinrent. Après le départ des amis français, Döllinger écrivit à Lamennais: »Les heures que j'ai eu le bonheur de passer avec vous resteront toujours les plus mémorables de ma vie. Désormais un voyage en France sera un de mes projets de prédilection, et si alors je ne vous trouve pas à Paris, je ne manquerai pas de vous poursuivre jusqu'en Bretagne«¹⁸. Lorsqu'en 1839, Döllinger put enfin visiter la France, il n'était plus question de rendre visite à Lamennais. Celui-ci s'était emporté vivement à propos de Döllinger, à qui il avait confié un manuscrit ›Essai d'un système de philosophie catholique‹ dont l'original s'avéra introuvable. Lamennais parla d'abus de confiance et de ›caverne de brigands‹. En 1836, la publication du manuscrit lui apparut au plus haut degré désagréable; indirectement il fit prier Döllinger de le détruire si jamais il fût retrouvé. Le manuscrit en question fut publié seulement en 1906 par Christian Maréchal d'après d'autres copies que celles confiées à Döllinger¹⁹.

Ce ne furent donc pas les foudres romaines qui brisaient les liens des Mennaisiens avec les Munichois, mais l'évolution intellectuelle de Lamennais et l'abus de confiance dont il accusa Döllinger. La francophilie de celui-ci ne subit aucun dommage; au contraire, elle s'affirmait d'une façon toujours plus nette, alors que Lamennais déclarait maintenant à Montalembert que »l'Allemagne est peut-être de l'Europe le pays le plus retardé«²⁰.

2. La petite colonie sur l'Isar

En 1829, les amis de Lamennais avaient suggéré de fonder une ›Association des Études Allemandes‹: des contributions volontaires devraient permettre à de jeunes Français de s'immatriculer à des universités allemandes pour y parfaire leurs études²¹. Quatre ans plus tard, ce projet prit des formes plus concrètes sous l'impulsion du germaniste Léon Boré et du publiciste Eloi Jourdain. Conscients de la supériorité des Allemands, surtout dans les domaines de la recherche historique, ils ambitionnaient de stimuler de jeunes Français à étudier en Allemagne. Rentrés en France, ceux-ci devraient former les cadres de l'université catholique dont Lamennais avait conçu l'idée. À la suite de Boré et de Jourdain, Edmond de Cazalès et François Lachat, un Jurassien, s'établiront pour quelque temps à Munich. La ›Revue Européenne‹ qui prit la relève de ›L'Avenir‹ crut devoir mettre ses lecteurs en garde devant une germanophilie excessive et signala les limites du génie allemand en ces termes: »Ce qu'il a en patience lui manque en promptitude; ce qu'il a en imagination

17 F. HARTL, Franz v. Baader und die Entwicklung seines Kirchenbegriffs, Munich 1970, p. 154ss.

18 Döllinger à Lamennais, 12 oct. 1832, LÖSCH (voir n. 2) p. 374.

19 Voir LÖSCH (voir n. 2) p. 103ss.

20 Voir CONZEMIUS (voir n. 27) p. 25.

21 Ibid. p. 45.

lui manque en justesse. Érudit et rêveur, il ne parle point, il n'agit point, il ne se fait point entendre. C'est une parole qui meurt vague et imprononcée; c'est un esprit qui ne sait jamais aboutir²². Döllinger ouvrit sa bibliothèque aux membres de la petite colonie et leur prodigua ses conseils.

Avec la disparition de la *Revue Européenne* en 1834, l'effort d'établir d'une façon systématique l'échange culturel entre les deux pays avait échoué. Cependant, les relations personnelles sont devenues aussi stables qu'elles continuent à privilégier des contacts avec d'autres amis français. Deux considérations pratiques de Döllinger contribuent à maintenir la liaison: le recours à ces correspondants pour assurer des commandes de livres français; d'un autre côté, l'habitude de professeurs allemands d'accueillir en pension des étudiants de bonne famille pour augmenter leurs revenus. La passion de Döllinger de rassembler une bibliothèque sur l'histoire de l'Église de France ne connaît pas de limites. Elle s'étend à toutes les périodes et à tous les sujets. Les amis et connaissances sont mis à contribution pour acheminer les livres à Munich²³.

L'accueil d'étudiants français donne une occasion pratique de faire des commandes plus nourries, les frais de transport étant assumés par les familles des jeunes pensionnaires. Parmi ceux qui ont trouvé gîte et couvert auprès du professeur munichois, nous trouvons Albert de Rességuier (1816–1876), plus tard député à l'Assemblée nationale, le vicomte Armand Elie de Gontaut-Biron (1817–1890), premier ambassadeur de France à la cour impériale de Berlin et Amédée de Rauzan, fils du duc du même nom. Albert de Falloux, futur ministre des cultes, fut lui aussi l'hôte de Döllinger lorsqu'en 1838 il visita son ami de Rességuier et passa quelques semaines à Munich²⁴. Cette liste n'est pas complète; un dépouillement systématique de la matricule universitaire de Munich pourrait nous démontrer quelle attraction l'université de cette ville a exercé sur des étudiants français au XIX^e siècle.

3. Les grandes amitiés

Trois correspondants français de Döllinger se distinguent soit par l'intensité des relations réciproques, soit par l'ampleur de l'échange épistolaire: Alexis François Rio²⁵, le baron d'Eckstein et Montalembert. La correspondance avec Rio (1798–1874), l'historien de l'art, est la plus ancienne, elle date de 1830 et s'étend jusqu'en 1870. C'est une correspondance à laquelle toute la famille, la femme de Rio et ses deux filles, participent. Elle reste très affectueuse bien que les sympathies de Rio pour Louis Veuillot répondissent à la longue moins au goût de Döllinger.

La correspondance de Döllinger avec le fameux baron d'Eckstein ou baron Bouddha²⁶ n'est pas intense et ne semble pas l'avoir été: cependant, du point de vue

22 DERRÉ (voir n. 6) p. 521.

23 Voir FRIEDRICH (voir n. 1) t. II, p. 89.

24 A. de FALLLOUX, *Mémoires d'un royaliste*, t. 1, 3e éd. Paris 1888; reproduit aussi dans H. RAAB (éd.), Joseph Görres, *Gesammelte Schriften, Ergänzungsband 1*, Paderborn 1985, p. 451.

25 Voir LÖSCH (voir n. 2) p. 24–44.

26 Ibid. p. 176–208; M. LANTHENAY in: *Dict. de biographie française* t. XII, 1970, p. 1112ss; voir aussi L. LE GUILLOU, *Lettres inédites du baron d'Eckstein. Société et littérature à Paris 1838–1840*, Paris 1984.

des idées, c'est probablement l'influence individuelle la plus marquante sur la pensée politique de Döllinger. Correspondant de la ›Gazette d'Augsbourg‹ et éditeur du ›Catholique‹ (1826–1829) d'Eckstein exerça son influence dans les deux directions. Lorsqu'il mourut en 1861, Döllinger recueillit une documentation sur lui en vue d'une biographie. Celle-ci ne fut jamais écrite, mais le projet de Döllinger et les matériaux qu'il avait réunis montrent jusqu'à quel degré il se sentait lié à ce semeur d'idées exceptionnel, dont l'ampleur des intérêts et les extravagances de style nous ont privé jusqu'ici d'un travail de fond sur son rôle de médiateur franco-allemand.

Il y a une relation cependant qui mérite d'être esquissée un peu plus amplement: celle avec Montalembert²⁷. C'est une amitié qui ne connut pas d'éclipse et qui se termina avec la mort de Montalembert en 1870. De toutes les correspondances françaises, elle a laissé les traces épistolaires les plus personnelles et les plus riches. Montalembert rencontra Döllinger la première fois à Munich lors du séjour des pèlerins de Dieu en 1832. On se lia d'amitié; Montalembert promit de rentrer aussitôt que possible et de servir entre-temps d'agent littéraire à Döllinger chez les bouquinistes de Paris. Montalembert de son côté trouvait chez le jeune professeur de Munich un expert, capable de le conseiller dans ses études historiques. Mais il y a plus: tous les deux étaient des hommes d'action, avides d'assurer au catholicisme un avenir de choix, prolongeant ainsi la vision du prophète trop tôt infidèle – Lamennais – et sauvant cette vision à travers toutes les vicissitudes. Croisés pour la même cause, ils échangeaient leurs expériences avec la même franchise, s'encourageant mutuellement à persévérer dans la lutte pour la liberté de l'Église. L'euphorie des premiers temps qui partit de la fausse assomption d'une identité de vues et de programme d'action se dissipa bientôt. Ainsi Montalembert, en retournant en 1833 en Allemagne, constatait que deux idées chères aux Français étaient inacceptables aux Allemands: l'idée d'une collaboration avec les libéraux et la théorie de la séparation de l'Église et de l'État. Döllinger ne voulut même pas attribuer comme Lamennais aux libéraux un effet purificateur à l'instar d'un orage. Selon lui, il fallait faire »cause commune avec les princes, malgré leur oppression parce qu'ils [les catholiques] ont encore beaucoup moins à craindre d'eux que des libéraux vainqueurs.« D'un autre côté, la conception romantique des relations de l'Église et de l'État de Görres empêcha celui-ci de voir un élément positif dans l'idée de la séparation de l'Église et de l'État. À son avis, leurs relations mutuelles présentaient une analogie à l'union hypostatique des deux natures du Christ²⁸.

Malgré ces divergences qui m'autorisent à avancer la thèse qu'il n'y eut pas de véritable catholicisme libéral en Allemagne²⁹, les contacts amorcés en 1832 se maintinrent et se développèrent. Lorsqu'en automne 1839, Döllinger entreprit son premier voyage en France à la suite d'une invitation d'Albert de Rességuier, il ne put

27 Voir LÖSCH (voir n. 2) p. 138–175; V. CONZEMIUS, Montalembert et l'Allemagne, in: *Revue de l'histoire de l'Église de France*, LVI (1970) p. 17–46.

28 Voir CONZEMIUS, *ibid.* p. 25.

29 Voir CONZEMIUS, Les foyers internationaux du catholicisme libéral hors de France au XIX^e siècle. Esquisse d'une géographie historique, in: J. GADILLE (éd.), *Les catholiques libéraux au XIX^e siècle*, Grenoble 1974, p. 15–51; voir aussi ma contribution sur le même sujet dans *Theologische Realenzyklopädie*, t. XXI, p. 68–73.

rendre visite à Montalembert au château de La Roche-en-Brény puisqu'il se fixait à Paris pour étudier des manuscrits à la Bibliothèque nationale³⁰. Mais il rencontra de vieux amis et en fit de nouveaux. Ainsi il visite le salon de Mme de Swetchine, rencontre le doyen J. B. Glaire de la faculté de théologie de la Sorbonne ainsi que l'abbé Maret, l'abbé Nicolas Théodore Olivier, curé de Saint-Roch et futur évêque d'Évreux, ainsi que Mgr Affre, à ce moment encore coadjuteur de Strasbourg. Parmi les laïcs, la rencontre la plus importante fut celle avec Ferdinand d'Eckstein. Il rendit visite à l'abbé Dupanloup au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et lorsqu'il lui demanda quel serait le plus prometteur des étudiants, celui-ci pointa vers un jeune homme qui s'appelait Ernest Renan. À plusieurs reprises, Döllinger s'est plu à raconter cette visite en ajoutant que la vie de Jésus de Renan était devenue encore plus célèbre que celle de Friedrich Strauß³¹. À première vue, Döllinger avait discerné en Dupanloup qu'il appellera le 'doux Dupanloup' un candidat à l'épiscopat. Ses contacts avec le futur évêque d'Orléans n'étaient pas très intimes, mais furent ravivés à l'époque du premier concile du Vatican.

Lord Acton, disciple anglais de Döllinger, fit plus tard une observation intéressante à propos des préférences de son ancien précepteur. »Je pense que vous aviez montré depuis tous les temps moins de préférences pour le clergé français, contrairement aux laïcs français«³². Cette observation est très juste et il faut attendre le discours de 1863 sur le passé et l'avenir de la théologie pour que Döllinger livre son appréciation de la théologie française dans le contexte de la théologie de l'époque. La relève pastorale de la France – c'est le moment où Lacordaire rétablit l'ordre des dominicains – l'a moins frappé que le manque d'une théologie solide. Les plaintes et lamentations de ses amis français sur l'infériorité de la théologie française l'ont confirmé dans ses vues³³.

La ville de Paris l'impressionna fortement. Est-ce depuis ce séjour qu'un grand plan de la ville de Paris orna son bureau de travail? Une fois il pointa son index vers le plan de Paris et dit: »Ça c'est Paris. Si jamais je voulais me fixer quelque part en dehors de l'Allemagne, ce serait à Paris«³⁴.

L'intention de retourner en France ne se laissa réaliser qu'en 1855. En compagnie du jeune John Acton, il partit après le 15 août pour la Savoie, où il passa quelques jours avec Dupanloup au château de La Combe de leur ami mutuel Albert du Boÿs, rencontra au château de Menthon près d'Annecy le baron d'Eckstein et continua son voyage au sud de la France par la Grande-Chartreuse à Lyon, Avignon, Arles et Marseille pour rentrer par Nîmes, Montpellier, Valence, Lyon, Dijon à La Roche-en-Brénil³⁵. Montalembert lui avait tracé un itinéraire pittoresque par Le Puy et l'Auvergne. Mais la perspective de voyager en diligence dans la chaleur estivale ne convenait pas du tout à Acton d'une corpulence nettement accusée. Döllinger fut du même avis et accepta une invitation de Dupanloup pour Orléans, ce qui lui permit de voyager en train et de rentrer par Paris. Les hôtes munichois restèrent dix

30 Sur ce voyage voir FRIEDRICH, t. II (voir n. 1) p. 88–105.

31 Ibid. p. 97.

32 Ibid. p. 100.

33 Voir la correspondance inédite mentionnée dans la n. 3.

34 Voir FRIEDRICH (voir n. 1) t. II, p. 103.

35 Sur ce deuxième voyage en France, voir LÖSCH, p. 433.

jours à La Roche-en-Brénil. En rentrant par Paris, Döllinger n'eut pas la chance de voir des amis. Ce fut son dernier voyage en France. L'intention de rentrer en 1857 à Paris ne se réalisa pas. Par contre, Montalembert logea en 1861 avec sa famille chez son ami Döllinger lorsqu'au cours d'un voyage en Autriche il fit escale à Munich. Lui aussi ne put réaliser son projet de se fixer pour quelques mois à Munich pour des études historiques.

À l'avant-plan de leur correspondance, se trouve l'échange d'informations au sujet des événements politiques et religieux en Europe. Ce n'est pas une correspondance continue, à l'exemple de celle que Döllinger entretenait avec le jeune Acton³⁶. Ce n'est qu'occasionnellement que Montalembert s'épanche en profondeur auprès de son confident munichois. Les deux hommes sont trop occupés à entretenir une correspondance exclusive. Toutefois, les occasions de marquer un point de vue personnel ne manquent pas à Montalembert: il défend Louis-Philippe, met en garde contre le bonapartisme et le veuillotisme, fustige la servilité du clergé français à l'égard du régime politique et se plaint de la formation intellectuelle du clergé.

Vers la fin des années 50, la Question romaine les rapproche. Montalembert s'intéresse vivement aux conférences de l'Odéon de Döllinger (1860) où celui-ci développe son idée de la non-nécessité de l'État pontifical pour l'avenir de l'Église³⁷. Le «Correspondant» donne un écho très large à ces conférences. L'Allemand et le Français se rejoignent pour lutter cette fois-ci non pas pour la liberté de l'Église mais pour la liberté dans l'Église. Tous les deux tombent en disgrâce à Rome et se rapprochent dans leur lutte contre l'intégrisme qui compromet l'Église par sa condamnation indifférenciée des libertés modernes. Montalembert s'attire des réprobations romaines avec son discours de Malines de 1863; Döllinger en esquissant les tâches de la théologie au premier congrès des théologiens allemands à Munich la même année. Döllinger prend une allure plus combative que Montalembert. Celui-ci, accablé par le progrès de la maladie, ressent de plus en plus son isolement et partage les appréhensions de Döllinger à l'approche de Vatican I et le félicite de son opposition. Le courant absolutiste qui risque d'étouffer la liberté d'expression dans l'Église et l'idolâtrie de la personne du pape sont pour lui des manifestations de décomposition de l'Église. »C'est du Rhin aujourd'hui que nous vient la lumière. L'Allemagne a été choisie pour opposer une digue à ce torrent de fanatisme servile qui menaçait de tout engloutir ... L'Allemagne, qui paraissant depuis si longtemps éclipsée par la France a reconquis un ascendant significatif. J'en suis humilié comme Français mais je m'en console comme chrétien, d'autant plus que je suis fier d'avoir beaucoup de sang germanique dans mes veines«³⁸.

Avant de s'éteindre le 13 mars 1870 au milieu des débats de Vatican I, il prend soin de faire parvenir à Döllinger sa célèbre lettre à l'avocat de Lallemand publiée peu après dans la «Gazette de France», dans laquelle il fustige les théologiens de l'absolutisme dans l'Église. Ils »ont commencé par faire litière de toutes nos libertés ... pour

36 Voir les trois volumes de la correspondance Acton-Döllinger, V. CONZEMIUS (éd.), Ignaz v. Döllinger, Briefwechsel, 3 vol., Munich 1963-71.

37 I. v. DÖLLINGER, L'Église et les Églises, la papauté et son pouvoir temporel. Traduit de l'allemand par l'abbé A. BAYLE, Paris 1863; sur l'écho en France voir FRIEDRICH (voir n. 1) t. III, p. 248.

38 Voir V. CONZEMIUS (voir n. 27) p. 42.

venir ensuite immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire, en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican³⁹.

Tout porte à croire cependant que Montalembert, malgré son indignation, n'aurait pas suivi Döllinger dans son opposition contre Vatican I. D'autre part, il est peu probable qu'il aurait pu retenir Döllinger de la voie que lui dictait sa conscience. Dans ces conditions, la lettre émouvante que Catherine de Montalembert, qui avait accompagné en 1861 ses parents à Munich, envoyait à l'excommunié du couvent du Sacré-Cœur de Conflans⁴⁰, où elle avait pris le voile, était d'avance vouée à un échec.

4. L'échange des théologiens

Avec aucun Français, Döllinger n'a entretenu des rapports aussi cordiaux qu'avec Montalembert. Cela confirme l'opinion d'Acton que son ancien professeur donnait plus de crédit aux laïcs qu'au clergé. Avec Lamennais, il y eut la brouille à cause du manuscrit égaré, avec Lacordaire il n'y eut pas de rapports suivis. Toutefois, on ne saurait affirmer, comme J. Friedrich, le biographe de Döllinger, l'insinue, que celui-ci se désintéressait de Lacordaire. Leurs intérêts allaient dans des directions diverses.

En 1861, à la mort de Lacordaire, Döllinger écrivit à Montalembert: »Bien que je n'aie vu Lacordaire qu'une seule fois dans ma vie et que je ne lui aie pas même parlé vingt mots, je pense quand même apprécier toute la grandeur de la perte que vous, la France et l'Église subissent avec sa disparition. Pensez-vous que sa fondation, l'Ordre des dominicains réformé, aura un grand avenir en France? En dehors de la France cet ordre a en partie complètement disparu ou se trouve dans une décadence lamentable⁴¹.

Döllinger eut quand même des rapports assez intenses, au moins à certains moments, avec des membres du clergé et durant son premier voyage en 1839, il avait fait la connaissance des abbés Maret⁴² et Dupanloup⁴³. Si le contact avec Dupanloup n'a pas trouvé d'écho substantiel du point de vue épistolaire, ils se connaissaient, échangeaient leurs publications et maintenaient des contacts par des amis communs qu'ils se recommandaient réciproquement lors de voyages en France et respectivement en Allemagne. L'abbé Maret avait un intérêt plus direct à cultiver les relations avec l'Allemagne. C'est par son entremise que Guillaume Meignan, futur archevêque de Tours et cardinal, fut encouragé à faire ses études notamment d'exégèse en Allemagne.

Les correspondants français de Döllinger convenaient avec celui-ci que l'évêque s'occupait trop peu d'une réforme des études théologiques et surtout que l'enseignement supérieur n'était pas à la hauteur de sa tâche. Les plaintes sur la déca-

39 Ibid. p. 42.

40 Voir LÖSCH (voir n. 2) p. 348-360.

41 Döllinger à Montalembert (LÖSCH [voir n. 2]) p. 447.

42 Sur Döllinger et Maret voir LÖSCH (voir n. 2) p. 209-229.

43 Neuf lettres de Dupanloup à Döllinger ont pu être repérées, voir n. 3 et n. 47; voir aussi A. MITCHELL, *Partners in failure: Dupanloup, Doellinger and the doctrine of papal infallibility*, in: *FRANCIA X* (1983) p. 381-390.

dence des études supérieures en théologie, vivement ressentie à cause de la poussée de la critique rationaliste, reviennent comme un leitmotiv dans les correspondances de Döllinger avec des ecclésiastiques français. Meignan, qui fit plusieurs séjours d'études à Munich, est particulièrement sensible à ces déficiences. Il écrit le 14 janvier 1860 à son ami de Munich: »Je voudrais avoir d'autres nouvelles plus agréables à vous raconter de Paris, qui touchent le clergé; mais nous ne faisons quotidiennement que pleurer sur le sort du Pape et maudire les Piémontais et d'autres encore: Temps triste en vérité, où l'on s'abêtit dans les larmes au lieu de penser à ses affaires en hommes raisonnables et de les régler avec prudence. Nous attendons chaque matin un miracle qui ne vient point. Nous ressemblons à la foule qui encombre l'Église métropolitaine de Naples au jour de la fête de S. Janvier. Nous comptons positivement sur un miracle imminent. Nous nous abordons dans l'Église et dans la rue en nous demandant: è fatto il miracolo? Le clergé en France s'abêtit. Du moins conservez le feu de la science et le flambeau de la raison dans vos universités, ces antiques boulevards de la religion«⁴⁴.

Les plaintes des amis français, l'absence d'une littérature religieuse capable de mener le dialogue avec la critique philosophique et exégétique de l'époque, l'avidité avec laquelle ses amis français lui arrachent ses propres publications pour les traduire en français, tout cela autorise Döllinger à parler d'une décadence de la théologie française par rapport aux XVII^e et XVIII^e siècles. Dans son discours de 1863 sur le présent et l'avenir de la théologie⁴⁵, il assure que la France porta au XVII^e siècle le flambeau catholique, ce XVII^e qui eut pour lui une importance comparable à la scolastique au moyen âge. Il fait le panégyrique de la théologie française et affirme: »C'était l'Église de France qui a donné naissance et forme à la patristique; c'est elle qui nous donna avec Fleury la première histoire de l'Église et dans le grand ouvrage de Tillemont un modèle unique de recherche historique. En Bossuet elle a donné à la chrétienté un Père de l'Église qui allie la formation scolastique avec le savoir le plus riche en histoire et en patristique, la maîtrise de la Sainte Écriture avec la rhétorique la plus brillante.« Dans la phalange des grands historiens, il énumère Morin, Thomassin, Arnauld, Nicole, du Perron, Richard Simon, Calmet et souligne les mérites de la théologie française pour le dépassement de la casuistique en théologie morale. En somme, l'Église de France était l'éducatrice de toutes les nations catholiques.

Mais vers le milieu du XVIII^e, cette tradition s'estompe. Il n'y a plus de Bossuet et plus de Pascal, plus de Malebranche ou de Fénelon. La destruction de la Sorbonne par la Révolution est à son avis un des événements les plus douloureux de l'époque parce qu'au moins pour la théologie elle n'a pas été remplacée. Un rapide tour d'horizon de la théologie européenne au milieu du XIX^e siècle donne une impression pessimiste surtout par rapport à l'Italie, où Döllinger ne voit pas de lueur d'espoir.

»Heureusement on peut dire mieux, beaucoup mieux de la France. Là nous constatons ce qui manque complètement à l'Italie, une élite de laïcs distingués et courageux qui représentent la cause de la foi et de l'Église dans la littérature avec dignité

⁴⁴ Meignan à Döllinger, 14 janv. 1860 (lettre inédite, voir n. 3).

⁴⁵ Cette conférence n'a pas été traduite en français à ma connaissance; je cite d'après l'édition des *Kleinere Schriften*, Stuttgart 1890, p. 161-196.

et esprit. Quant au clergé il suffit de mentionner les noms de Gerbet, Maret, Lacordaire, Gratry, Bautain, Dupanloup, Ravignan, Félix et on admettra que dans les rangs du clergé français il y a des hommes qui comprennent les besoins de leur époque et de leur temps ... Mais demandez-vous maintenant: est-ce qu'il n'y a pas de Dalberg⁴⁶? Où en France se trouvent les vrais théologiens, les parents d'esprit des Pitou, Bossuet et Arnauld, les hommes d'une science profonde et universelle; il n'y a pas de réponse à cette question. La France n'a pas de théologiens déjà en partie parce qu'elle n'a pas d'école des hautes études théologiques et pas même une seule école de niveau universitaire reconnue par l'Église. Elle a 80 ou 85 séminaires qui en tant que centres de formation pastorale peuvent être très utiles mais qui ne sauraient donner la formation approfondie qu'il faut pour notre époque ... Cela ne restera plus longtemps ainsi car les craintes se multiplient que le clergé français sera de plus écarté de la société et de la vie nationale qu'il sera réduit dans une position à part et qu'il perdra son influence déjà faible sur la partie masculine de la population.» Döllinger conclut que l'Allemagne n'en est pas encore à ce point là, qu'il lui revient de porter maintenant le flambeau de la théologie.

On a tort de voir dans ces déclarations l'arrogance du théologien-professeur, souvent identifié avec raison à un certain type de professeur allemand. On tiendra compte du fait que ce sont là des constatations de réalités, l'écho des plaintes de ses amis français. Döllinger n'en déduit pas une supériorité teutonique, mais il assigne à la théologie allemande comme grande tâche d'avenir le travail œcuménique pour guérir la blessure de la division des chrétiens: la Réforme a pris naissance en Allemagne, il incombe aux théologiens allemands d'y porter remède.

Le Concile du Vatican raviva les contacts avec la France, mais il marqua aussi une césure. Döllinger avait à cœur de contacter ses amis français en vue d'une action d'opposition concertée contre les visées des romanistes. Trois de ses amis, Maret, Dupanloup et Meignan étaient désormais dans l'épiscopat; pour autant qu'on peut le constater, il y eut des concertations seulement avec Maret et Dupanloup. Maret rendit visite à Döllinger en 1868 avec l'intention d'arranger une traduction de son ouvrage ›Du pape et du concile‹. En août 1869, Döllinger rencontra Dupanloup⁴⁷ au château de Herrnsheim sur les bords du Rhin chez leur ancien élève John Acton qui venait d'être promu à la pairie quelques semaines auparavant, comme premier catholique anglais depuis la Réforme. Bien qu'au Concile Acton fît son possible pour assurer les contacts entre les différentes nations de la minorité, assisté de la comtesse Charlotte de Leyden, une jeune bavaroise disciple de Döllinger et de Dupanloup, l'alliance internationale restait très fragile. Si Döllinger avait des difficultés à trouver l'adhésion des évêques de l'opposition à la façon dont il menait la lutte contre l'absolutisme dans l'Église, il ne put compter sur l'assentiment de l'épiscopat français envers qui il nourrissait une méfiance foncière précisément à cause des plaintes de

46 Ibid. En 1494 l'empereur Maximilien I^{er} concéda à la famille Dalberg, nobles de la région de Worms, le privilège d'être en premiers armés chevaliers aux diètes impériales. Avant l'ouverture de la séance le héraut impérial devait demander: Est-ce qu'il n'y a pas de Dalberg? La locution est devenue usuelle en Allemagne.

47 Sur les relations de Dupanloup avec Döllinger voir V. LÖSCH (voir n. 2) p. 230ss. et la correspondance de Döllinger avec Charlotte Lady Blennerhassett, éd. CONZEMIUS, Munich 1981, index des personnes.

ses amis français⁴⁸. Alphonse Gratry et l'abbé Michaud⁴⁹ applaudissaient à son opposition: la guerre franco-allemande mit fin à toute éventualité d'une action concertée de la minorité de l'épiscopat après le concile.

5. Le bilan d'une alliance intime

1870 marque une césure. Montalembert meurt pendant le concile, Gratry peu après. Maret se retire, Meignan ne se fait plus entendre, Dupanloup a d'autres problèmes. Que reste-t-il donc de l'alliance intime avec la France? À la séance de rentrée de l'université de Munich de l'année académique 1871/72 le recteur Döllinger prononça un discours sur l'Allemagne politique dans lequel il fit une large part à la France⁵⁰. Contrairement aux Français qui crient vengeance et vouent à l'Allemagne une haine inexorable, l'Allemagne reste attachée au »principe que chaque nation a reçu du ciel une mission particulière pour le développement du genre humain.

C'est pourquoi nous ne verrons pas d'un œil d'envie les Français se relever des blessures cruelles qu'ils ont reçues; et en ce qui nous concerne, nous recommencerons volontiers à échanger avec eux les liens intellectuels. Il est vrai que des bords de la Seine et de la Loire, aucune voix ne s'élève pour exhorter les Français à renouer avec nous les liens antiques créés par les bons offices réciproques; mais c'est pour cette raison même qu'il est de notre devoir à nous, les vainqueurs, de constater l'existence d'une sympathie ancienne, ineffaçable entre l'Allemagne et la France. Les deux nations ont une commune origine historique, toutes deux sont issues de l'empire carolingien. L'Allemagne et la France sont destinées à se compléter réciproquement, de même que l'histoire de l'Allemagne est inintelligible sans celle de la France et celle de la France sans celle de l'Allemagne.»

Döllinger poursuit en qualifiant le rôle joué par l'Allemagne dans ces relations comme passif. Il faudrait qu'elle sorte désormais de cette passivité. Il s'étend alors sur la corruption des Français – preuve le »Juif Errant« d'Eugène Sue avec 14 traductions allemandes – et leur déification de la nation renfermée en trois propositions: 1. Le peuple français est le plus noble des peuples et ne peut jamais se tromper; 2. il a un droit imprescriptible sur le peuple allemand et sur le territoire qui s'étend jusqu'au Rhin; 3. L'armée française est invincible.

Le journal français qui publiait une version française de ce discours avisa ses lecteurs qu'ils y trouveraient cet étonnement hypocrite des Allemands marquant leur surprise de la haine que leurs gardent les Français, après une guerre, où les Allemands ont arraché à la France deux provinces essentiellement françaises. »Tenons du moins compte au recteur Döllinger du bien qu'il dit de nous, s'il le dit sincèrement«⁵¹.

48 Voir LÖSCH (voir n. 2) index des personnes et surtout les lettres inédites mentionnées dans ma n. 3.

49 Voir CONZEMIUS, Eugène Michauds Briefe an Ignaz v. Döllinger, in: *Revue d'histoire ecclésiastique de Suisse* LVIII (1964) p. 309–356.

50 I. v. DÖLLINGER, Die Bedeutung der großen Zeitereignisse für die deutschen Hochschulen, Rektoratsrede vom 23. Dez. 1871, Munich 1871; réimpression dans *Akademische Vorträge*, t. III, p. 11–36.

51 (Anonyme) L'Allemagne politique et religieuse de Doellinger, in: *Revue politique et littéraire*, t. IX, 2 janv. 1872, p. 725–728.

A cela il n'y avait pas de doute. Döllinger lui-même ne sombra pas après Sedan dans ce triomphalisme germanique qui aveuglait une bonne partie de ceux qui se réclamaient de son opposition. Abandonnant en quelque sorte la théologie, il se tourna en tant que président de l'Académie de Bavière dans ses conférences vers des sujets d'histoire profane. Ici encore la France occupe une place de choix: deux études remarquables, l'une sur le règne de Louis XIV, l'autre sur Mme de Maintenon en témoignent⁵². Lorsqu'en 1886, la princesse Adélaïde de Bragançe l'invita à se réconcilier avec la papauté, l'excommunié en appela aux théologiens français du XVII^e siècle pour justifier son opposition. On ne saurait demander de lui un assentiment à des doctrines qu'un Bossuet aurait rejetées.

Döllinger mourut nonagénaire le 10 janvier 1890. En France, il ne fut pas complètement oublié. Le «Correspondant» lui consacra un article nécrologique noble et bienfaisant de la plume du vicomte H. de Bégouën⁵³. Deux années après, l'abbé Kannengieser versa son fiel dans un compte-rendu de publications récentes sur le professeur munichois⁵⁴. Mais ce furent les protestants français qui le découvrirent maintenant. Le pasteur Bonet-Maury, qui édita plusieurs ouvrages posthumes de Döllinger en français, lui consacra sa leçon inaugurale à la rentrée de la Faculté de théologie protestante de Paris⁵⁵. La «Revue de l'histoire des religions» rendit hommage non seulement au savant mais aussi à l'homme: «Ce qu'il y a de plus frappant dans la vie de Döllinger, c'est la transformation qui s'opéra en lui à un âge, où les hommes en général ont leur siège fait et ne modifient plus guère leurs idées. Vers l'âge de soixante ans, il eut une seconde jeunesse; de champion du catholicisme intransigeant il se transforma en défenseur d'un catholicisme large et tolérant, de sectaire il devint homme de science et historien»⁵⁶.

Cette appréciation peut rester en suspens. Mais il faudrait contredire l'affirmation de M. Derré, à qui nous devons un ouvrage fondamental sur le cercle de Lamennais, que le bilan des relations de Döllinger avec la France fut assez maigre⁵⁷. Tous les ouvrages majeurs et même quelques opuscules mineurs de Döllinger ont été traduits en français; des revues françaises ont publié des traductions de ses articles et le «Correspondant» a donné un large écho à certaines de ses publications. Le cercle des amis mennaisiens surtout opéra comme multiplicateur. D'autre part, la liste des ouvrages français dont Döllinger suggéra la traduction à ses amis Manz de Ratisbonne et

52 *Akademische Vorträge*, t. I, p. 265–325; sur Mme de Maintenon, *Akademische Vorträge*, t. I, p. 326–417; on remarquera aussi les articles sur Garcin de Tassy et F. A. Mignet, in: *Akademische Vorträge*, t. II, p. 280–309 et 310–324.

53 H. de BÉGOUËN, Ignace de Doellinger, in: *Le Correspondant*, 25 janv. 1890, p. 255–265.

54 A. KANNENGIESER, Doellinger d'après des documents nouveaux, in: *Le Correspondant*, juillet-septembre 1892, p. 609–632 (Compte rendu des publications posthumes de Doellinger ainsi que des biographies de JÖRG, KOBELL, ACTON, E. MICHAEL).

55 G. BONET-MAURY, Ignace Doellinger (1799–1890), Leçon d'ouverture de M. le professeur G. B. M., in: Séance de rentrée des cours de la faculté de théologie protestante de Paris le jeudi 3 novembre 1892, Paris 1892, p. 15–41.

56 Article nécrologique non signé dans: *Revue de l'histoire des religions* XXI (1890) p. 132–133.

57 DERRÉ (voir n. 6) p. 527, n. 234: «bilan finalement assez mince de ses relations».

Herder de Fribourg⁵⁸, les deux grandes maisons catholiques d'Allemagne, est encore à faire. Dans le monde des théologiens catholiques ou protestants de son siècle, extrêmement rares sont ceux qui aient pris leur rôle de médiateur aussi au sérieux que Döllinger, intégrant les intérêts particuliers du théologien spécialiste dans une approche globale de la culture française.

58 A. MEINER, G. J. Manz. *Person und Werk 1830–1955*, Munich, Dillingen 1957; ainsi que les catalogues de la maison Herder, surtout la correspondance de Benjamin Herder avec Doellinger qui se trouve dans les papiers Doellinger à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich.